

## Composer ou recomposer le passé ?

Discussion de la communication de D. Michelet

Claude François Baudez

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/atelierslesc/9938>

DOI : [10.4000/ateliers.9938](https://doi.org/10.4000/ateliers.9938)

ISSN : 1954-3646

### Éditeur

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)

### Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2001

Pagination : 24-28

ISSN : 1245-1436

### Référence électronique

Claude François Baudez, « Composer ou recomposer le passé ? », *Ateliers A & Ateliers LESC* [En ligne], 23 | 2001, mis en ligne le 06 novembre 2015, consulté le 12 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/atelierslesc/9938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ateliers.9938>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

CLAUDE FRANÇOIS BAUDEZ

## *Composer ou recomposer le passé?*

Discussion de la communication de D. Michelet

Dans les collections américaines du musée de l'Homme dont le musée des Arts et des Civilisations (MAC) héritera, les objets préhispaniques sont plus nombreux que les objets ethnographiques. On peut se réjouir que les hasards de l'histoire aient accordé une place importante aux collections précolombiennes dans un musée de civilisations comme le MAC; en effet, dans la mesure où les cultures américaines, isolées de l'Ancien Monde, se sont développées en vase (presque) clos, ce continent prend la valeur toute particulière d'un laboratoire, d'un théâtre d'expériences humaines originales.

Dominique Michelet a bien montré que l'archéologue, installé dans la longue durée, ne peut se passer de placer les objets — et les cultures dont ils sont les témoins — sur l'échelle du temps. La chronologie est et doit être sa priorité et sa plus légitime obsession. La datation, malheureusement effectuée avec des outils grossiers, est nécessaire tant pour établir des synchronies (traiter ensemble les vestiges contemporains, comme les maisons habitées en même temps dans un village, ou les sites habités en même temps dans une même région), que pour reconstituer des séquences culturelles.

C'est dans l'établissement de synchronies ou la définition de phases ou de cultures que l'archéologie est la plus limitée. Comme l'a indiqué Dominique Michelet, les unités culturelles ou phases de l'archéologue sont à la fois trop épaisses — de plusieurs siècles — et de limites incertaines. Je serai plus sévère encore que mon collègue en insistant plus qu'il ne l'a fait, sur l'imperfection des outils de datation, tant relatifs qu'absolus, dont nous disposons. Même les objets recueillis dans un même niveau stratigraphique et supposés contemporains sont souvent d'âge différent, comme l'ont montré les différences des résultats

des analyses  $^{14}\text{C}$  pratiquées sur des charbons associés dans la même couche à des plantes, et les datations obtenues directement sur ces mêmes plantes. Les objets issus de trouvailles fortuites ou de fouilles clandestines, qui constituent malheureusement la majeure partie des objets de nos collections préhispaniques, sont encore plus imparfaitement situés sur l'échelle chronologique. Quand cela est possible, on les date par comparaison avec des vestiges obtenus et datés par des méthodes scientifiques. Parfois cependant, certains types d'objets abondants dans les musées et les collections privées, comme les masques en pierre olmèques, ceux de Teotihuacan, ou les figurines guerrero, n'ont été qu'exceptionnellement trouvés en fouille scientifique. Ce sont alors des objets « morts », dont on ignore à la fois l'âge, la fonction, le contexte, et de l'authenticité desquels on peut douter, faute de pouvoir les comparer avec des pièces certainement authentiques. Ajoutez à cela les ravages exercés par le climat tropical humide sur les objets en bois ou en fibres (rarissimes), en textiles ou en plumes (dont la conservation est exceptionnelle). Ainsi, pour certaines cultures, des pans entiers de l'activité humaine ont à jamais disparu et l'on doit souvent se borner à présenter d'une civilisation parfois très riche quelques sculptures et outils de pierre et des poteries.

À l'inverse, l'archéologie reprend toute sa spécificité et tous ses droits avec la diachronie. D. Michelet a signalé que seule l'archéologie peut rendre compte des grands changements de l'histoire de l'homme, comme le passage de la prédation à la production, la sédentarisation, l'urbanisation, la naissance de l'État, etc. Plus encore, l'archéologie est la science des tenants et des aboutissants, des formes balbutiantes, achevées et décadentes, de tout changement, de toute évolution comme de toute tradition ou stagnation. L'archéologie peut théoriquement fournir les origines et le devenir d'une culture donnée ou d'un type d'objets donné. Dans les meilleurs des cas, elle peut suivre l'histoire d'un objet depuis sa fabrication, son usage (dont le temps peut être fort long et s'étendre sur plusieurs civilisations), sa destruction ou son abandon. Ainsi tel masque teotihuacan fabriqué au  $\text{V}^{\text{e}}$  siècle, et ayant servi de visage à une idole jusqu'à la destruction de la cité au  $\text{VII}^{\text{e}}$  siècle, a été retrouvé fortuitement ou intentionnellement par les Aztèques au  $\text{XV}^{\text{e}}$  siècle qui l'ont déposé en offrande dans un de leurs temples. Au  $\text{XX}^{\text{e}}$  siècle,

il est fouillé clandestinement, vendu à un antiquaire et fait l'orgueil d'un collectionneur parisien.

De ce qui précède il apparaît clairement que dans un musée des civilisations, les collections précolombiennes — et archéologiques en général — doivent illustrer en priorité les sociétés dans leur histoire et leur devenir. Je conçois un tel musée comme un livre à trois dimensions, où les objets figurent pour illustrer un propos. Si nous n'avons rien à dire sur les objets, ne les exposons pas. Racontons donc des Histoires (avec un H majuscule) et donnons ci-après quelques exemples de thèmes qui pourraient être exploités :

- bien que la diffusion concerne d'abord l'espace, elle a une importante dimension temporelle car elle prend un certain temps. Comment institutions, techniques, formes, pratiques rituelles, croyances se transmettent-elles? À quel rythme, avec quelles déformations?
- circulation, dans l'espace et le temps, d'images, d'emblèmes, d'hiéroglyphes, transmettant des valeurs à caractère normatif;
- dimensions spatiales et temporelles des styles;
- tradition et innovation en conflit, souvent fructueux; les cultures tiennent à leurs traditions, mais admettent des innovations sous certaines conditions;
- les renaissances et *revivals*, qui offrent des possibilités de changement tout en restant fidèles à la tradition, sont très fréquents; ainsi les Aztèques copient des formes toltèques et vont exhumer des objets teotihuacan. On trouve des objets hérités et transmis sur plusieurs générations (jades olmèques, objets du Classique ancien repris au Classique récent);
- disjonctions et réinterprétations : changements de sens pour une même forme et changements de formes pour un même sens, thèmes cosmologiques voisins exprimés par des formes très différentes en pays maya et en Amérique centrale;
- appropriations et récupérations : le meilleur exemple est la récupération par l'Occident de formes exotiques sous le prétexte du beau et du chef-d'œuvre.

À ce propos, méfions-nous du beau et de notre esthétique ethnocentriste : les œuvres des autres sont regardées à travers les lunettes et les filtres de notre propre culture. Canons et critères esthétiques sont les nôtres, culturels et subjectifs. Le recours à l'esthétisme a lieu souvent pour masquer notre ignorance : nous n'avons rien à dire de cet objet, mais voyez comme

il est beau... Peu importe que nous trouvions criards et de « mauvais goût » des objets d'art populaire mexicain ou tibétain; nous devons les prendre au sérieux et les exposer à cause de la valeur que leur attribuent les sociétés qui les fabriquent et les utilisent.

Méfions-nous du primitivisme et remettons-le à sa place, c'est-à-dire dans les musées d'art moderne et contemporain; les objets « autres » existent ou ont existé dans leur culture d'origine indépendamment du fait que Derain, Picasso ou Breton les ont appréciés. Ce fut la chance du Précolombien de ne pas avoir intéressé — sauf très rares exceptions — nos artistes.

Méfions-nous plus encore du concept de chef-d'œuvre, concept contestable même quand il s'agit de notre propre culture. C'est à qui brandira ses chefs-d'œuvre : au pavillon des Sessions du Louvre, le Muséum réplique en exposant les trésors du musée de l'Homme! C'est un concept qui a fait florès au XIX<sup>e</sup> siècle et qui n'a guère de sens aujourd'hui. On constate en effet que le chef-d'œuvre, de plus en plus, a besoin d'adjectifs pour survivre : il est « incontournable », « incontestable », « absolu ». Et pourtant, dès les premières décennies de notre siècle, des artistes comme Picasso, Duchamp ou Joseph Beuys ont montré l'inanité de ce concept. Dans les récents accrochages de peinture au Louvre, les tableaux des grands maîtres sont mélangés à ceux des petits.

Je suis entièrement d'accord avec les propositions de Dominique Michelet pour ne pas traiter de toutes les cultures et pour faire précéder celles qui ont été choisies par une section introductive dans laquelle on donnerait des repères chronologiques et géographiques pour l'ensemble du développement culturel de l'Amérique. J'ajouterai que, dans le domaine du préhispanique, il faut donner priorité à la perspective diachronique, spécificité de l'archéologie. Dans la présentation des cultures sélectionnées, il faudra mettre en avant ce qui est le plus saillant de la culture en question, comme une contribution à une meilleure connaissance des sociétés humaines. Ainsi pour la civilisation de Teotihuacan, trois thèmes pourraient être séparément ou isolément traités : l'habitat concentré (tout à fait inhabituel en Mésoamérique), les idoles composites et l'invisibilité du pouvoir dans l'iconographie.

Le lien de la temporalité archéologique avec d'autres temporalités peut être établi de différentes façons. On peut mettre en

perspective diachronique des manifestations actuelles ou récentes et montrer par exemple que les textiles indiens du Mexique et du Guatemala ont à la fois des origines européennes (costumes espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles) et indiennes (motifs et composition renvoyant à une cosmologie). Ou présenter des cas de sociétés contemporaines à évolution très rapide et les comparer à l'évolution de sociétés anciennes.

Comment se situe la temporalité de l'archéologie par rapport aux autres temporalités dont aura à traiter le futur musée? Dans les années cinquante, on définissait l'Amérique indigène contemporaine ou récente, de même que l'Afrique semble-t-il, dans les manuels et au musée de l'Homme, comme une mosaïque de sociétés, chacune étant définie par un nom, une langue, une technologie, des modes de subsistance, une religion, etc. On entretenait l'illusion de la « pureté » ethnico-culturelle de ces populations (non ou peu acculturées) et on avait tendance à les considérer comme statiques. Aujourd'hui avec le MAC, pour présenter des populations étudiées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>, on favorisera si cela est possible l'approche synchronique, mais en y réintroduisant l'histoire et le dynamisme. Ces sociétés seront donc vues sous les deux perspectives.

Pour les sociétés modernes ou contemporaines, le point de vue synchronique est à favoriser, car on peut illustrer l'instant. On présentera divers cas de figure, depuis des sociétés conservatrices luttant pour préserver leur identité culturelle, jusqu'à des sociétés très éclatées et sur le point de disparaître. Mais où s'arrêter? Les Indiens aujourd'hui sont peu ou prou en contact avec la société globale ou avec des métis, qu'ils soient éleveurs, agriculteurs, orpailleurs, fonctionnaires ou missionnaires. Doit-on présenter par exemple la société brésilienne dans son ensemble ou seulement ses sociétés indigènes?

En conclusion, je pense que nous devons adapter notre propos et notre présentation aux diverses temporalités en jeu, en exploitant de préférence les points de vue les plus fructueux.

Claude François BAUDEZ  
Directeur de recherche honoraire  
CNRS (UMR 8096)